
TIRAGE SPÉCIAL

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS MENSUELLEMENT

SOMMAIRE :

1. **P.-J. Proudhon** : *La Justice.*
2. *Notes inédites de Laforgue.*
3. **M. Théodore Randal** : *Dépopulation et Révolution sociale.*
4. **M. Francis Vielé-Griffin** : *Réflexions sur l'art des Vers.*
5. **M. Bernard Lazare** : *Les Livres.*
6. Notes et Notules.

PARIS

12, PASSAGE NOLLET, 12

Mai 1892

ENTRETIENS POLITIQUES & LITTÉRAIRES

Abonnement : UN AN. Sept francs.

Adresser toutes les communications

à **M. BERNARD LAZARE**, *Directeur*

12, Passage Nollet

*Il est tiré quelques collections sur Hollande en sous-
cription à vingt francs l'an.*

Pour paraître :

A MOI !

PAR

PAUL ADAM

AUTEUR DE :

*Etre — En décor — L'essence de Soleil — Chair molle
— Soi — La Glèbe — Robe Rouge — Le Vice filial.*

En préparation : DIEU.

LA JUSTICE

Justice, autorité, termes incompatibles, mais que le vulgaire s'obstine à faire synonymes. Il dit *autorité de justice*, de même que *gouvernement du peuple*, par habitude du pouvoir, et sans apercevoir la contradiction. D'où vient cette dépravation d'idées ?

La justice a commencé comme l'ordre, par la force. Loi du prince à l'origine, non de la conscience ; obéie par crainte, non par amour, elle s'impose plutôt qu'elle ne s'expose : comme le gouvernement, elle n'est que la distribution plus ou moins raisonnée de l'arbitraire.

Sans remonter plus haut que notre histoire, la justice était au moyen âge une propriété seigneuriale, dont l'exploitation tantôt se faisait par le maître en personne, tantôt était confiée à des fermiers ou intendants. On était *justiciable* du seigneur, comme on était corvéable, comme on est encore aujourd'hui contribuable. On payait pour se faire juger, comme pour moudre son blé et cuire son pain : bien entendu que celui qui payait le mieux avait aussi plus de chance d'avoir raison. Deux paysans convaincus de s'être arrangés devant un arbitre auraient été traités de rebelles, l'arbitre poursuivi comme usurpateur. Rendre la justice d'autrui, quel crime abominable !

Peu à peu, le Pays se groupant autour du premier baron qui était le roi de France, toute justice fut censée en relever, soit comme concession de la couronne aux feudataires, soit comme délégation à des compagnies justicières dont les membres payaient leurs charges, ainsi que font

encore les greffiers et procureurs, à beaux deniers comptants.

Enfin, depuis 1789, la justice est exercée directement par l'Etat, qui seul rend des jugements exécutoires, et reçoit pour épingles, sans compter les amendes, un traitement fixe de 27 millions. Qu'a gagné le peuple à ce changement ? rien. La justice est restée ce qu'elle était auparavant, une émanation de l'autorité, c'est-à-dire une formule de coercition, radicalement nulle, et dans toutes ses dispositions, récusable. Nous ne savons pas ce que c'est que la justice.

J'ai souvent entendu discuter cette question : La société a-t-elle le droit de punir de mort ? Un Italien, génie du reste assez médiocre, Beccaria, s'est fait au siècle dernier une réputation par l'éloquence avec laquelle il réfuta les partisans de la peine de mort. Et le peuple en 1848 crut faire merveille, en attendant mieux, d'abolir cette peine en matière politique.

Mais ni Beccaria, ni les révolutionnaires de février n'ont seulement touché le premier mot de la question.

L'application de la peine de mort n'est qu'un cas particulier de la justice criminelle. Or, il s'agit de savoir si la société a le droit, non pas de tuer, non pas d'infliger une peine, si douce qu'elle soit, non pas même d'acquitter et de faire grâce, mais de juger.

Que la société se défende, lorsqu'elle est attaquée, c'est son droit.

Qu'elle se venge, au risque de représailles, cela peut être dans son intérêt.

Mais qu'elle juge et qu'après avoir jugé elle punisse, voilà ce que je lui dénie, ce que je dénie à toute autorité, quelle qu'elle soit.

L'homme seul a le droit de se juger, et s'il se sent coupable, s'il croit que l'expiation lui est bonne, de réclamer pour soi un châtiment. La justice est un acte de la conscience, essentiellement volontaire : or la conscience ne peut être jugée, condamnée ou absoute que par elle-même ; le reste est de la guerre, régime d'autorité et de barbarie, abus de la force.

Je vis en compagnie de *malheureux*, c'est le nom

qu'ils se donnent, que la justice fait traîner devant elle pour cause de vol, faux, banqueroute, attentat à la pudeur, infanticide, assassinat.

La plupart, d'après ce que j'en puis apprendre, sont aux trois quarts convaincus, bien qu'ils n'avouent pas, *rei sed non confessi*; et je ne pense pas les calomnier en déclarant qu'en général ils ne me paraissent nullement être des citoyens sans reproche.

Je comprends que ces hommes, en guerre avec leurs semblables, soient sommés, contraints de réparer le dommage qu'ils causent, de supporter les frais qu'ils occasionnent et jusqu'à certain point de payer encore amende pour le scandale et l'insécurité dont avec plus ou moins de préméditation ils sont un sujet. Je comprends, dis-je, cette application du droit de la guerre entre ennemis. La guerre peut avoir aussi, ne disons pas sa justice, ce serait profaner ce saint nom, mais sa balance.

Mais que hors de là ces mêmes individus soient enfermés, sous prétexte de pénitence, dans des établissements de force; flétris, mis aux fers, torturés en leur corps et en leur âme, guillotins ou, ce qui est pis, placés à l'expiration de leur peine sous la surveillance d'une police dont les inévitables révélations les poursuivent au fond de leur refuge; encore une fois je nie, de la manière la plus absolue, que rien, ni dans la société, ni dans la conscience, ni dans la raison, autorise une semblable tyrannie. Ce que fait le code n'est pas de la justice, c'est de la vengeance la plus inique et la plus atroce, dernier vestige de l'antique haine des classes patriciennes envers les classes serviles.

Quel pacte avez-vous fait avec ces hommes, pour que vous vous arrogiez le droit de les rendre comptables de leurs méfaits, par la chaîne, par le sang, par la flétrissure? Quelles garanties leur avez-vous offertes, dont vous puissiez vous prévaloir? Quelles conditions avaient-ils acceptées, qu'ils aient violées? Quelle limite, imposée au débordement de leurs passions, et reconnue par eux, ont-ils franchie? Qu'avez-vous fait pour eux, enfin, qu'ils aient dû faire pour vous, et que vous doivent-ils? Je cherche le contrat libre et volontaire qui les lie, et je n'a-

perçois que l'épée de justice suspendue sur leur tête, le glaive du pouvoir. Je demande l'obligation textuelle et synallagmatique, signée de leur main, qui prononce leur déchéance, je ne trouve que les prescriptions comminatoires et unilatérales d'un soi-disant législateur, qui ne peut avoir d'autorité à leurs yeux que par l'assistance du bourreau.

Là où il n'y a pas de convention, il ne peut y avoir, au for extérieur, ni crime ni délit. Et je vous prends ici par vos propres maximes : *Tout ce qui n'est pas défendu par la loi est permis*, et : *La loi ne dispose que pour l'avenir et n'a pas d'effet rétroactif*.

Eh bien ! la loi : ceci est écrit depuis soixante ans, dans toutes vos constitutions ; la loi, c'est l'expression de la souveraineté du peuple, c'est-à-dire, ou je ne m'y connais pas, le contrat social, l'engagement personnel de l'homme et du citoyen. Tant que je ne l'ai pas voulue, cette loi ; tant que je ne l'ai pas consentie, votée, signée, elle ne m'oblige point, elle n'existe pas. La préjuger avant que je la reconnaisse, et vous en prévaloir contre moi malgré ma protestation, c'est lui donner un effet rétroactif, et la violer elle-même. Tous les jours il vous arrive de casser un jugement pour un vice de forme. Mais il n'est pas un de vos actes qui ne soit entaché de nullité, et de la plus monstrueuse des nullités, la supposition de la loi. Soufflard, Lacenaire, tous les scélérats que vous envoyez au supplice, s'agitent dans leur fosse, et vous accusent de faux judiciaire. Qu'avez-vous à leur répondre ?

Ne parlons pas de consentement tacite, de principes éternels de la société, de morale des nations, de conscience religieuse. C'est précisément parce que la conscience universelle reconnaît un droit, une morale, une société, qu'il fallait en exprimer les préceptes, et les proposer à l'adhésion de tous. L'avez-vous fait ? Non. Vous avez édicté ce qu'il vous a plu ; et vous appelez cet édit règle des consciences, *dictamen* du consentement universel. Oh ! il y a trop de partialité dans vos lois, trop de choses sous-entendues équivoques, sur lesquelles nous ne sommes point d'accord. Nous protestons et contre vos lois et contre votre justice.

Consentement universel ! ceci rappelle le prétendu principe que vous nous présentez aussi comme une conquête, que tout accusé doit être envoyé devant ses pairs, qui sont ses *juges naturels*. Dérision ! Est-ce que cet homme qui n'a pas été appelé à la discussion de la loi, qui ne l'a pas votée, qui ne l'a pas même lue, qui ne la comprendrait point s'il la pouvait lire, qui n'a pas seulement été consulté sur le choix du législateur, est-ce qu'il a des juges naturels ? Quoi ! des capitalistes, des propriétaires, des gens heureux, qui se sont mis d'accord avec le gouvernement, qui jouissent de sa protection et de sa faveur, ce sont les juges naturels du prolétaire ! Ce sont là les *hommes probes et libres qui, sur leur honneur et leur conscience*, quelle garantie pour un accusé ! *devant Dieu*, qu'il n'a jamais entendu ; *devant les hommes*, au nombre desquels il ne compte pas, le déclareront coupable ; et s'il proteste de la mauvaise condition que lui a faite la société, s'il rappelle les misères de sa vie et toutes les amertumes de son existence, lui opposeront le consentement tacite et la conscience du genre humain !

Non, non, magistrats, vous ne soutiendrez pas davantage ce rôle de violence et d'hypocrisie. C'est bien assez que nul ne révoque en doute votre bonne foi et qu'en considération de cette bonne foi l'avenir vous absolve, mais vous n'irez pas plus loin. Vous êtes sans titre pour juger ; et cette absence de titre, cette nullité de votre investiture, elle vous a été implicitement signifiée le jour où fut proclamé, à la face du monde, dans une fédération de toute la France, le principe de la souveraineté du Peuple, qui n'est autre que celui de la souveraineté individuelle.

P.-J. PROUDHON.

[LES

NOTES

*qui suivent sont écrites à l'encre
noire sur dix feuillets de papier lilas vergé glacé,
de 125 mm. sur 104.]*

[1]

Chapitre.

Voyons; pourquoi suis-je *fou* d'elle et non d'une autre
qui lui ressemblerait absolument?

— Pourquoi est celle qui doit m'exorciser.

Parce que, parce que — tout un chapitre de *parce
que*

— plus elle offre d'inconnu

l'étalon (criterium) du véritable (unique) amour est le
degré d'illusion où nous jette [1] l'être aimé sur la réalité
des fins de tout amour; le degré de perfection dans la du-
perie — l'aveuglement —

moins on voit plus on oublie (au coup de foudre) la
femelle

plus on aime uniquement —

[1] d'illusion dont s'enveloppe pour nous l'être

Le but du génie de l'espèce est de nous abuser par l'appât de l'idéal sur les fins qui le servent
mieux absolument il nous dupe, mieux nous *aimons*. [1]

moins nous sommes abusés moins nous aimons (dans le sens *aimer*, idéal, qui est le sens unique divin du but de l'Evolution universelle)

A quelque classe qu'il appartienne le mâle (paysan, etc...) dit qu'elle est noble, au-dessus de moi, extra-terrestre, **IDÉALE** (et il fait des symphonies, des poèmes, des statues)

Tout le reste est égarement passager du besoin sexuel, curiosité, divertissement mondain, mise à profit d'occasion, mode, vanité etc..

Les yeux de la personne aimée nous parle comme l'Idéal parle à l'évolution universelle, besoin d'immortalité, de communion, invitation à des mytères inconnus.

Est aimé de nous l'être qui nous fait donner à son profit tout ce que nous avons d'inconscience aspirante aveugle —

Est aimé de l'univers l'Etre (l'idéal) qui lui pompe à son profit toute sa force d'évolution aveugle — L'Univers, la terre, l'homme savent les coûts prévus, mais ils attendent *autre chose*. Cet autre chose est l'enfant, la génération civilisée de demain, la nébuleuse heureuse d'après demain.

[2]

Le Désir est tout.

On a une envie folle et sincère et profonde d'un objet d'art (un Rembrandt, mes cires, etc..) Quel frémissement le moment où on le possède. C'est vraiment de l'amour — Au bout d'une semaine rien — l'objet est là — on

[1] nous dupe, plus nous *aimons*

— passe des 5, 6 jours sans y laisser tomber un regard. —
On ne le revoit avec un rappel de passion qu'après une absence de plusieurs mois.

— Tel le soleil, qui est si merveilleusement cher au premier retour des matins d'avril — pour nous lasser ensuite le long des mois d'été.

Genre russe — Genre Mark Twain

— à la première nuit — aussitôt après, sa première sensation devant la déception, lui barrant la liberté universelle désormais

— le Vin est tiré, il faut le boire —

Puis, — Eh bien non j'aurai le dernier mot,

Je la gaverai d'idéal et de foi voulue comme une idole

Je veux l'aimer et richement —

Litanies sur ses yeux — — sa bouche — —

[croquis : un homme]

[3]

La possession dégoûte — On possède l'idéale et elle disparaît —

Lui avait constaté mieux encore — Il a une idéale, elle est inaccessible, il la voit tous les jours, de loin, et s'en nourrit —

Par un soir d'occasion il possède n'importe quelle, et penché vers ses yeux, rampe vers l'autre, la voit, s'en exalte. Il s'exorcise — non seulement il est dégoûté de celle-ci — mais ne croit plus à *l'autre* à *l'impossédée*. Elle n'a rien. Il [1] se représente son visage ravagé où ses regards

[1] Il essaye de

battent des ailes s'encourageant mutuellement dans les déserts du front — Rien — Rien.

En face de toute cette comédie dont les ficelles montrent la corde cousue de fil blanc, on a le droit de se vautrer partout sans scrupules.

Au petit bonheur de sa destinée et de ses humeurs.

La possession dégoûte.

On éteint l'Idéale, la rêvée, celle pour qui l'on a ragé — pleuré, rampé — celle dont le regard sans le faire exprès vous évanouit le cœur — On la possède — Ses yeux ne vous disent plus rien : Tout est fini. Éteint, le foyer d'en bas entraîne l'extinction du foyer supérieur. C'est la clef du compteur qui distribue l'illumination dans tout l'être. Et observez-vous à mesure que les nerfs se remettent, que le désir revient, tout s'illumine de nouveau et vous retrouvez l'idéal dans ces yeux, et les pleurs, et ramper, et le besoin de s'entailler le cœur et la folie de la croix.

Oui la possession dégoûte — Le désir est tout, tout naît s'illumine au printemps avec lui, meurt avec lui. La société, la famille, la femme disent fi ! devant cette réalité — Elles y sont intéressées c'est une question de vie et de mort pour elles — L'homme n'y veut pas croire, se dit : pour qui me prend-on ? et le désir revenant, il se persuade que ce n'était qu'un cauchemar et que la dignité humaine et législatrice est sauvée.

Mais le philosophe se dit : voilà — le désir c'est l'enfant, c'est l'avenir, la Conscience — Tout vient de là et y retourne. Duperie.

[4]

Les mouettes blanc d'argent satin [1] cerclant d'orbes un endroit, planant avec des cris aigres d'oiseau préférant les solitudes grises aux forêts, ailes cassées en deux de chauve-souris, tout en ailes, bec pointu queue pointue —

[1] mouettes grises cerclant

petit corps comme une flèche perdue entre ces deux ailes — tout à un coup un plongeon violent aussitôt relancé vers là-haut, la mouette reprend ses orbes planées avec un cri de faim déçu son plané lent interrompu [1] de deux ou trois frémissements d'ailes pour secouer l'eau du plongeon.

le miroir, seule
un chromo à souhait
blaireauté —

[5]

La rue est ces jours-ci un chantier livré aux terrassiers et aux paveurs —

A midi ils ont pioncé à plat dans le sable — Le garde avec sa canne est venu les réveiller — ohé ! ils se frottaient les yeux, tiraient leur oignon avec des mines méfiantes — on s'est remis au travail — un pionçait dans le tombereau vide attendant les pavés, les gros chevaux blancs mangeant leur pitance en secouant leurs petits sacs de torchons avec de l'imprimé dessus, — un gd avec de vastes pantalons bleus à la hussard pour réveiller le camarade a lancé un pavé numéroté dans le tombereau — rire général — des bourgeois aux fenêtres, le coiffeur devant sa porte, la buraliste —

Un orgue de barbarie joue fait un peu de musique mélancolique à ces gens — et ça va — la pelle remue le sable — les tombereaux déchargent des pavés numérotés neufs en tonnerre, du sable jaune, emportent les pavés pourris et leur sable noir, un autre manœuvre une brouette, un autre enfonce les pavés tandis qu'un autre arrose. les

[1] Interrompu par

autres rangent les pavés et frappent clairs dessus, d'autres déchaussent les vieux avec leur barre pointue.

un fiacre stationnent, des moineaux commèrent sur un coin de gouttière

les petits ouvriers délicats de l'imprimerie rentrent et se jettent du sable dans le cou —

un petit employé galonné des cartes pneumatiques muse.

une femme vient vendre en face à ce ventripotent en manches de chemise des reconnaissances qu'elle déploie, vertes, jaunes.

[6]

leur système, voyager de façon à passer le dimanche toujours dans une ville différente

à Homburg — un appartement villageois contigu à la chapelle du château (Orangeriegasse) — dimanche étouffant, soleil, ciel bleu, calme, au loin des roulements faibles de tonnerre. Après-midi — à deux heures — vêpres — le pavé du château calme. — On est sur une hauteur — en bas un pêle-mêle de toits à tuiles puis les collines vertes comme rapiécées de carrés jaunes mûr — deux [1] coqs se répondent —

l'orgue à la chapelle, et les litanies protestantes — monotones — ce coin claustral et désespéré — et il n'y avait qu'à descendre la Louisenstrasse pour trouver le Casino et ses toilettes [2] de Boston, et les quadrilles d'enfants sur la pelouse, et un ballon prêt à partir, et plus loin vu de la terrasse du casino la pelouse des lawtennisants.

[1] mûr — des coqs

[2] ses america

Ça existe donc, des cloîtres dans la vie ! On voyage on zigzague à travers l'Europe, gares, hôtels, toilettes, etc. — dévisagés par les indigènes — et des coins monotones et résignés

ces lamentations c'était le fond reperçant incurablement [1] triste « quia noluit consolari, parce qu'elle ne sait rien du Tout » de la planète Terre — On avait beau-faire les arts, les fleurs, les salons de l'amour, le luxe, les enivrements de la politesse et du dialogue, ce fond était incurable, l'orchestre le couvrait bien un instant, mais une fois les lustres éteints et répandant leur odeur infecte, on entendait la lamentation immuable, avec son orgue inépuisable. toujours lent, toujours la même plainte.

— Le matin il y avait eu de l'orgue et des cantiques, il y en eut à 2 h — et voilà 7 1/2 du soir ils recommencèrent à se lamenter — tandis que la ville était pleine de badauds le nez en l'air pour voir un ballon monté par un aéronaute quelconque, photographie étalée au casino, au prétentieux nom de guerre de Karl Securius !

[7]

le surlendemain de ce dimanche.

Où est-elle à cette heure.

Il passait en revue les tableaux vivants de ses conjectures possibles.

Dans sa chambre... Quel costume d'intérieur ? elle était inséparable de cette douce toilette de dimanche.

Comment est son timbre de voix, son parler ?

Elle est à une table, dînant ? impossible à se figurer —

[1] reperçant immortellement

Voilà 3 jours de cela. Elle a dormi 3 nuits. Comment est-elle quand elle dort — (Une voix lui souffla en chien de fusil.)

Elle ne se doute pas de mon existence —

Il lui arrive sans doute de rire aux éclats, de se mettre en colère.

Eh va donc, nul être ne se suffit [1]. Elle s'ennuie, elle cherche...

Ah ! non rien ne lui manque.

Cependant elle doit connaître des dessous de la vie !

Juillet — 8 h — du matin

Un ciel blanc brume du soleil,

Hier le lac était inquiet, vert bouteille voyagé de nappes lilas bizarres sous les nuages —

aujourd'hui — tout calme un miroir dessiné en fronces immobiles jamais brisées les barques de pêcheur reflétées semblent immobiles pris dans une glace

là bas le vapeur file vu de dos avec les deux flancs en coffre de ses hélices, il semble enfoncer à peine laissant un sillon vert d'eau travaillée et repêtrée partant de l'avant comme deux brides qui vont s'élargissant [2]

Il se perd., il semblent ne plus remuer.

lac — vergé —

[8]

fredonnant cette phrase de Mendelsohn entendue au concert ce dimanche-là —

[1] se suffit, à soi

[2] qui s'élargissent

Commencement de chapitre. Et cette bouche, désolée [1] au repos, dès qu'elle riait ou souriait relevait droit ses coins comme une faunesse, comment dire ! bâillement contenu et attente relevée de Je ne sais quoi, tandis que les paupières aux cils deuil s'inclinaient [2] gravement et profondément pour juger du fond de leur retrait noir bleu inviolé. Elle avait, par un artifice instinctif de la coiffure, cet aplatissement de derrière la tête qui fait aller le front dans le sens contraire au sens fuyant et lui donne cet air virginalement fatal surtout quand le port naturel du masque est incliné et que les yeux sont profonds, cet aplatissement occipital que Michel-Ange a donné à quelques une de ses déesse et que les anglaises si esthètes ont redeviné dans ces dernières années.

Il avait peur de la lassitude du banalisé quotidien, et de capituler encore une fois devant le phénomène — Mais non tant qu'il y aurait ce masque si fier que rien de mesquin ou de fausse timidité n'a jamais effleuré, d'une réserve si noble — tant que ces yeux le sonderont [3] et que cette bouche attendra, il sera esclave et fou,

[9]

Le type de l'adorable, de l'aimée unique, pour moi est par ex. l'anglaise (retrouvable chez certaines russes ou françaises) — Et de fait, a priori ou a posteriori de cette tendance, elle est la seule race de femme que je ne parvienne pas à déshabiller — Je ne *peux* pas avec toute l'application des gageures littéraires. ça ne dit rien à mon imagination ardente des dessous — Mon imagination

[1] bouche, martyre au

[2] deuil s'abaissaient gravement

[3] regarde

reste stérile, gelée, *n'a jamais existé, ne m'a pas dégradé*. Elle n'a pas pour moi d'organes sexuels, je n'y songe pas, il me serait impossible d'y songer, j'aurai beau me battre les flancs, — Elle est tout *Regard* un regard incarné, emprisonné dans une forme diaphane, et s'écoulant par les yeux.

— toutes les autres sont des chiennes

Elle, j'ose à peine lever les yeux, je reste bée, je baiserais ses pieds, ses chaussures, —

Je dois savoir que le *reste* viendrait s'il y avait liaison, mariage — mais *je ne le sais pas*.

[10]

— Comme elle est belle ! comme elle est belle !
murmurait-il du fond de son cœur étranglé. Ce mot belle ne signifie rien — mais il se soulageait de cette douche de poignant irréparable, d'immortel insaisissable.

— Comme je l'adorerais !

Sa science d'observateur, tous les milieux de Paris, la débauche expérimentale, tout cela lui parut [1] loin, — si loin qu'il s'interrogea tout intéressé là dessus, — et ne put pas, ça lui était oui, comme un récit fait dans une langue très étrangère et vaguement deviné avec de grands efforts à la mimique.. Rien n'était vrai que tes yeux et beau et bien.

— Comme je la comprendrais

— pauvre maniaque de bonheur (dernier mot du livre).

[1] cela était loin.

DÉPOPULATION ET RÉVOLUTION SOCIALE

Une conception, très répandue dans les milieux bourgeois, tend à représenter la Révolution sociale que nous attendons comme une éruption volcanique subite, toujours à craindre, mais impossible à prévoir; ou encore comme un mélodrame ténébreux qui, après d'invraisemblables péripéties, se terminerait par un dernier acte, où d'horribles épisodes de massacre, de viol et de pillage à la lueur des incendies, formeraient la principale attraction pour la populace.

La banalité de ces métaphores atteste leur origine bourgeoise : mais, cette réserve faite, elles ne sont pas dénuées d'exactitude; et nous ne voulons nullement dissiper ici les craintes d'un dénouement pareil et si naturel. Aussi bien serait-il vain d'y trouver à redire, si en fait il doit se produire.

Mais où cette conception devient naïve, c'est quand elle s' imagine que les bouleversements sociaux sont inopinés. Ils sont, comme les révolutions géologiques elles-mêmes, le résultat d'un lent travail souterrain. Elles ne peuvent se produire qu'à un moment déterminé en des circonstances données. Ou bien, si l'on préfère l'autre image, c'est se faire une idée insuffisante de la pensée, obscuré-

ment artiste, qui vit dans les foules que d'imaginer qu'elle noue les intrigues sociales suivant les procédés rudimentaires des mauvais dramaturges. Elle les conduit et les résout plus savamment.

Si la Révolution soudaine était possible, croit-on qu'elle ne serait pas déjà faite ? Le peuple ne comprend les idées que lorsqu'elles répondent à un besoin dès longtemps éprouvé. Mais le besoin appelle impérieusement satisfaction sitôt qu'il a eu la conscience claire de lui-même et de son remède. Le prolétariat comprend la Révolution, parce qu'il en a besoin. Donc s'il ne l'a pas encore faite, c'est qu'il n'est pas encore assez fort pour l'accomplir contre ceux dont le besoin est qu'elle ne se fasse pas. Il doit être possible, par la statistique des forces, de supputer le moment où elle se fera.

I

J'appelle prolétaire celui qui n'a que ses bras pour vivre. Le paysan, si peu enviable que soit parfois son sort, n'est pas encore un prolétaire tant qu'il possède un champ qui le nourrit. Provisoirement, le seul qui ait droit à ce nom, c'est l'homme à qui nulle chaumière familiale et nul lopin de terre, héréditaire ou acquis, n'offrent une pitance et un gîte : c'est l'ouvrier. Mais la différence est grande entre les conditions d'existence de ces deux hommes qui accomplissent tous deux un travail manuel, l'ouvrier et le paysan. Et leur misère même, s'ils y tombent tous deux, ne se ressemble pas.

Le paysan a de la misère une conception vieille d'un siècle. Car la misère a changé de forme depuis cent ans. Au XVIII^e siècle, au siècle de la nature, la misère aussi avait pris une forme naturelle. Il n'y a de pauvres, pensait-on, que parce que le sol ne suffit pas à nourrir tous les hommes qu'il porte. Toute richesse vient de la terre, avaient dit les Physiocrates ; et toute pauvreté aussi, ajoutait Malthus. La misère surgit de terre comme une euphorbe mauvaise qui foisonne entre les épis et les empêche de pousser drus et serrés. Et, les épis moisson-

nés, il ne reste aux tard venus que l'herbe vénéneuse dont on meurt.

Cette conception est demeurée celle du paysan. Car celui qui mesure tous les jours des yeux l'étendue de son enclos et la surface du champ nourricier sait bien qu'un espace de terre restreint ne peut nourrir qu'un nombre d'hommes limité, quelle que soit la vigueur des bras résolus à le labourer. Il prendra soin que la récolte modique ne soit pas à partager entre trop de bouches, et que nul ne soit réduit à goûter de la plante mauvaise. Il résoudra tout seul sa question sociale en limitant le nombre de ses enfants. En d'autres termes, la petite propriété rurale aboutit par elle-même à une population stationnaire : le paysan aujourd'hui encore est malthusien.

Des considérations analogues au sujet de ceux qui exploitent d'autres ressources de la terre, ou qui font la transaction de ses produits, montrent qu'ils ne peuvent point pulluler au delà de limites très étroites, tant qu'ils demeurent petits propriétaires. Quant aux grands, ils sont, comme nombre du moins, une quantité négligeable.

Mais l'ouvrier qui vit de ses seuls bras engagés au service d'un autre ne voit point pourquoi il restreindrait sa progéniture. Le fils vivra de ses bras comme le père ; la fille, à l'exemple de sa mère, gagnera sa vie en travaillant à la journée. Comme les petits ouvriers commencent jeunes à besogner, ce sera même un notable appoint d'aïssance que le travail des enfants. La seule richesse de ceux qui n'ont rien, étant leurs bras, plus il y aura de bras dans une famille, plus on sera riche. C'est pourquoi une population ouvrière est naturellement prolifique.

Un homme serait, en réalité, toujours une richesse sous un régime où son travail trouverait un emploi assuré et serait rémunéré suivant son utilité. Mais il n'en va pas ainsi dans un état de choses où la valeur de l'homme se mesure à la parcelle de richesse matérielle en or, en argent ou en vivres qu'il sait arracher au propriétaire. Dans un tel état de choses il peut y avoir surproduction d'hommes ; et elle sera atteinte sitôt que la valeur d'échange de l'homme vivant ne sera plus suffisante pour l'entretenir avec confort. La chair humaine se vendra alors

vivante, à vil prix. Elle travaillera pour presque rien, non pas même pour se conserver, mais pour mourir moins vite, pour saigner un peu plus longtemps. Et cette surproduction humaine se produira de toute nécessité, puisque nul n'embrasse d'un coup d'œil l'étendue du marché d'hommes universel et ne peut dès lors saisir l'inutilité cruelle de l'offre incessante d'hommes qui ne pourront plus se vendre.

Tout contrat de travail devient inévitablement un marché de dupe pour le travailleur. Dans tout objet travaillé il passe une partie des facultés, des forces et du sang d'un homme, dont le sacrifice demeure sans rémunération. Toute vie laborieuse contient une part de don gratuit, que celui qui n'a rien fait incessamment au riche. Plus il travaille, plus il s'appauvrit. La misère pour lui ne surgit pas de terre. Elle est un produit de l'homme, comme la richesse aussi. Il la forge de ses bras. Il la tisse de ses mains.

II

Trois classes au total se trouvent en présence. Avant tout la grande propriété, dont le sort serait réglé bien vite, si l'on considère le nombre infime de ses représentants; puis la petite propriété urbaine et rurale. Enfin le prolétariat ouvrier. Le mal c'est que la petite propriété en veuille au prolétariat. C'est que la lutte doive se passer entre elle et lui, et non pas entre eux coalisés et la grande propriété qui les gruge tous deux. Il n'y a pas à enrayer cette marche des choses depuis longtemps inévitable. Mais la résignation est facile si la victoire est au bout.

Ces trois classes constituent en France une population, stationnaire dans son ensemble, d'environ 37 millions sur lesquels il faut compter 10 millions d'ouvriers, 18 millions de paysans et 9 millions de bourgeois grands et petits. Toutefois ces classes sont enchevêtrées de telle sorte que même dans les départements les plus industriels, les ouvriers ne forment pas plus de 51 0/0 de la population totale. Ils sont 44 0/0 dans le département de la Seine.

A supposer que l'on procédât demain à une levée générale des forces que les partis adverses peuvent mettre en ligne, le prolétariat ouvrier lutterait donc à forces égales sur certains points stratégiquement importants, mais il serait en minorité sur tous les autres. Et la concentration des forces rurales, qui prendrait tout simplement la forme d'une mobilisation de l'armée, compromettrait vite les conquêtes faites. On l'a vu en 1871. Mais combien de temps en sera-t-il ainsi ?

C'est un fait avéré que dans les classes ouvrières en France un ménage est encore composé de cinq personnes, un peu dépassées, en moyenne. Cette moyenne serait supérieure, si le prolétariat n'était décimé par la terrible mortalité du bas âge. Si la population entière avait un pareil chiffre d'enfants, elle augmenterait de moitié dans une génération. Comme la moyenne de la longévité humaine est de trente-cinq ans, il faudrait, pour donner lieu à un tel accroissement, que 42,8 enfants vivants par 1000 personnes vinssent s'ajouter chaque année à la population existante. Il faut 28,6 enfants vivants par 1000 personnes et par an, pour que la population demeure seulement stationnaire.

Presque tous les départements agricoles en France restent en arrière même de ce dernier chiffre. Le Gers et le Lot comptent 75 0/0 de paysans : L'effectif qui s'ajoute annuellement est de 16,7 enfants par 1000 habitants dans le Gers, et de 19 par 1000 dans le Lot. En Lot-et-Garonne où les paysans forment les deux tiers de la population, il s'ajoute 15,9 enfants par 1000 âmes tous les ans. Donc ces départements se dépeuplent. Dans trente ans, ils ne compteront guère que les six dixièmes de leur population d'aujourd'hui. A peine quelques départements pauvres et d'une population clairsemée, tels que la Lozère, font-ils exception à cette loi.

Dans les centres où le contingent ouvrier est notable, la natalité s'élève au contraire d'un bond subit. Il s'ajoute 31 enfants par mille habitants dans le nord, dans le Pas-de-Calais, dans la Somme, dans les Ardennes, dans la Loire, dans les Alpes-maritimes. Pas plus que d'autres régions, la natalité bourgeoise ou agricole dans ces ré-

gions n'est cause de cet excédent léger. Même si l'excédent est léger, cela tient à ce que la dépopulation rurale et bourgeoise fait presque équilibre à la natalité ouvrière. Mais il ne faudrait pas croire que rien n'est changé parce que la population reste, ou peu s'en faut, stationnaire. Le changement salulaire qui a lieu, c'est celui de la *proportion* des effectifs entre la classe ouvrière et les autres classes. Les ouvriers ne sont guère aujourd'hui dans le Nord, femmes et enfants compris, que 816.000 habitants sur 1.600.000. Mais ils seront 1.224.000 dans trente ans; et la population bourgeoise et rurale sera probablement descendue de 784.000 à 452.000 âmes.

Un déplacement semblable des effectifs aura lieu, plus ou moins, dans la France entière. Il y a dès maintenant seize départements où la classe ouvrière figure pour plus de 35 0/0 dans la population totale : elle y sera prépondérante dans trente ans. En plus de six autres, elle luttera à égalité de forces. Dans une génération d'hommes, elle occupera matériellement, et par le seul fait de son écrasante majorité, un quart du territoire, qui contiendra plus d'un tiers de la population. La France aura toujours 37 millions d'habitants. Mais les ouvriers seront 15 millions; ils seront 18 millions dans quarante ans.

On peut donc prédire qu'au déclin de la génération maintenant adulte sonnera, pour la jeunesse à naître aujourd'hui, l'heure des résolutions viriles et, pour toutes les querelles pendantes, l'heure des solutions dramatiques. A dessein nous avons omis de considérer les circonstances qui pourraient hâter cette heure. Nous ne parlons ni des catastrophes financières ni militaires possibles, ni de la prolétarisation grandissante des ruraux et des bourgeois. Nous nous sommes placé dans l'hypothèse où la situation économique demeurant la même, la classe ouvrière serait appelée à s'affranchir par ses seules ressources. Et nous concluons que dans une génération elle sera assez nombreuse pour être de force et assez misérable pour être forcée à s'affranchir,

Alors, au Pas-de-Calais et au Rhône, aux confins à la fois militaires et ouvriers de la France se produira le soulèvement des couches profondes, et il se propagera, en

ondulations violentes, jusqu'au cratère parisien dont l'éruption est toujours menaçante. C'est par le nombre que vaincra le prolétariat, puisque c'est de son nombre qu'il souffre. Il faut bien qu'il s'affranchisse, si dans la France qui se dépeuple, il est seul à augmenter. La Révolution sociale sommeille dans les flancs féconds de la Femme Pauvre.

THÉODORE RANDAL.

RÉFLEXIONS SUR L'ART DES VERS ⁽¹⁾

« *Sans nuage et de face* »
Sully-Prudhomme, *ibidem*, p. 84.

Il revient aux lèvres des Parnassiens on ne sait quel reproche de dissimulation esthétique quand il est question des poètes plus jeunes qu'eux de vingt années, hormis le cas, peut-être, où, pour féliciter ceux d'entre leurs cadets qui les démarquent assez sottement, ils se lèvent le verre en main pour louer leur propre mérite.

Il semblerait donc difficile de répondre sans humeur à tels hommes, dont la bonne foi ne paraît pas contestable, mais de qui la prétention dogmatique excommunie et vaticine.

Au surplus, s'il était question d'une recette scientifico-rythmique pour produire le Beau littéraire, nous renoncions, dès l'abord, à toute discussion, n'ayant pas à gaspiller les années de jeunesse qui nous restent en débats que nous ne saurions accepter sans mauvaise foi, vu la persuasion où nous sommes qu'ils sont oiseux. Une telle formule du Beau étant trouvée, l'*Art* ne serait plus qu'une *Industrie*, à la portée de toutes les activités, et s'anéantirait dans une banale magnificence, comme meurt ce fameux « art » parnassien.

(1) Par M. Sully-Prudhomme, 1 vol. Lemerre, édit.

Si donc M. Sully-Prudhomme (que nous eûmes, une fois, l'honneur d'approcher et de qui nous sûmes apprécier le gracieux accueil) nous offre, en les précisant, les règles séculaires déjà bien qu'insensiblement modifiées et modifiables d'une versification symétrique — que nous pratiquâmes jeunes, — nous n'avons qu'à constater sa bonne volonté et son érudition, sans plus nous émouvoir qu'à la lecture de Boileau ou de Théodore de Banville. Il est vraisemblable en effet, que le poète prosodiste trouvera des successeurs pour faire rentrer dans le cadre de ce genre d'étude nos formules rythmiques qu'il néglige ; car il ne semble pas acquis que l'art des vers, dont M. Sully-Prudhomme analyse la perpétuelle évolution, se soit immobilisé précisément avec l'œuvre de Hugo — à travers laquelle, notons-le, il s'est modifié, de poème en poème, et incessamment.

Les discours d'un maître de danse (cette comparaison, que nous ne voudrions pas irrespectueuse, est suggérée par les métaphores orthopédiques communes à tous traités en versification) sur la perfection de ses méthodes de travail peuvent nous intéresser, si nous n'avons pas pris connaissance précédemment de semblables dissertations ; mais ils ne peuvent influencer sensiblement sur notre façon de marcher, que nous apprîmes de notre Créateur par l'intermédiaire de notre nourrice. Nous ne voyons pas l'utilité qu'eussent trouvé Beethoven ou Wagner (pour prendre des exemples plus élevés) à consulter — en les supposant contemporains — Johann Strauss ou Farbach ; ni pourquoi ceux-ci, sachant que valse ni polka ne sont mises en cause par les beautés symphoniques, loin de nier la symphonie, ne lui auraient pas emprunté avec goût et discernement une science prodiguée.

Que le sonnettiste donc — il y en aura toujours et nous pratiquons nous-mêmes ce jeu avec quelque agrément — que le sonnettiste, dont l'agréable ouvrage répond à certains goûts de l'esprit, emprunte aux strophes symphoniques telles alliances de mots, telles sonorités nouvellement plaisantes pour en enrichir ses sertisseurs, quoi de mieux ? Mais, vraiment, pourquoi l'inciter à nier, ce faisant, des modulations que lui interdit sa charmante gageure ? N'y a-

t-il pas une fable où dans un clan de renards à la queue coupée, un renard physiquement completest traité en paria jusqu'à ce qu'il se débarrasse de cet appendice ? Quoi qu'il en soit de cette fable, il n'y aurait pas lieu d'imiter ce renard.

Au reste, l'anarchie littéraire pour laquelle nous avons combattu et que voici à son aurore est d'un effet trop bienfaisant, dans ses résultats immédiats, pour que les plus prévenus en puissent contester, aujourd'hui, l'opportunité (1).

Qu'avons-nous dit en principe ?

Les « lois du Beau » ne peuvent s'établir qu'à *posteriori*, et, par là, semblent usurper le nom de *lois* pour mériter celui de *formules* : au lieu de « lois du Beau », il faudrait dire « formules pour donner une illusion approximative d'un beau conventionnel ». Les lois du Beau sont souvent contradictoires, mais jamais exclusives : le calme hellénique et la tourmente de Rodin sont également beaux, et, dans leurs contradictions, ne s'excluent certes pas. Pourquoi le duodécapode syllabique à césure fixe assumerait-il d'être le seul étalon de l'eurythmie verbale ? Si l'on tient à lui réserver, à lui et à ses décomposés, le nom exclusif de « vers » que l'on s'entende seulement : c'est une question de lexique — l'Académie est faite pour cela et M. Sully-Prudhomme est de l'Académie. Le débat sera clos.

Wagner a dit, croyons-nous : « Je laisse l'opéra et je fais autre chose ». Ne peut-on laisser la versification parnassienne et s'essayer à faire..... quelque chose ? Il n'est pas possible à toutes les consciences de continuer à hâcher la langue en lanières duodécasyllabiques avec un calembour en grelot — ce jeu déjà simplet se faisant insupportable. Quelle est donc cette intolérance de la quarantaine qui interdit l'initiative aux vingt-cinq ans ? et à quel respect esthétique pourraient prétendre ceux qui ne respecteraient pas la liberté de l'individu dans l'expression de son individualité même : la poésie ?

(1) Seul M. Gille, affolé sans doute par Ravachol et sa légende, ridiculise encore le *Figaro* en nous traitant de « faux monnayeurs » — Nous n'aurons pas la cruauté de le réprimander.

M. Sully Prudhomme dans une lettre
à M. Ravachol, publiée dans *l'Echo de Paris*
nov. 1903 — a pu faire adopter ce
projet par le comité de la poésie

Nous sommes loin de M. Sully-Prudhomme et de son traité de versification.

La plaisanterie nous eût été facile, le style de l'écrivain s'y prêtant à merveille et le pédantisme qu'exige toute dissertation technique autour du Beau provoquant une impression pénible à la fois et comique (1); mais nous garderons de plaisanter un homme qui de bonne foi cherche la vérité relative, ingénieusement.

Sans doute, ce que dit l'auteur du *Vase brisé* peut être concluant pour qui conçoit les symétries syllabiques autrement que comme une virtualité de prosodiste; il n'y aurait, peut-être, pas de difficulté, toutefois, à démontrer la valeur indéfiniment variée des syllabes, à dévoiler, longuement les accords de l'allitération, le magique secret de l'e muet (sur quoi est basée la toute musique de notre langue), à dénoncer l'absurdité de la classification arbitraire des rimes en « masculines et féminines ». Ce travail appartient à d'autres qui commenceront précisément là où M. Sully-Prudhomme s'arrête et écrit : « Il nous resterait à considérer les vers, non plus individuellement, mais dans leurs divers assemblages » — autrement, à l'étude de la *strophe* qui est pour beaucoup d'écrivains contemporains l'unité poétique.

Le prosodiste que nous venons de lire semble-t-il avoir assez considéré d'autre part que l'oreille tenant pour règle de jouissance musicale la loi du moindre effort, se devrait complaire apparemment aux rythmes de valse et

(1) « Les ouvriers du vers ne sauraient espérer donner le change aux experts. » — *Réflexions sur l'Art des vers*. p. 81.

« La besogne du poète » *ibidem* p. 80.

« Victor Hugo exploite l'irrégularité des rythmes fragmentaires avec une maîtrise incomparable » p. 79.

« La versification a donc une tendance à fausser le style » p. 37.

« Le style est donc tout ce qui, dans le langage, échappe à la convention » p. 24.

« La mauvaise foi s'insinue par là (par les chevilles) dans l'exécution avec plus ou moins d'adresse et, chez certains virtuoses, avec un art qui arrive à la racheter. » p. 9.

« Ces vers ressortissent au second cas visé par la loi » p. 58.

« Aussi Malherbe s'est-il bien gardé de composer tout le complet de pareils vers; il n'y en a introduit que deux, *prudence étrangère au lyrisme inconscient de Scribe*, p. 69 etc... etc...

de marche plus qu'aux complexes mouvements symphoniques? Est-ce à dire que le *père la Victoire* soit l'étalon du beau musical?

Cette loi du moindre effort qui régit les opérations instinctives de l'ouïe, ne nous a nullement interdit d'intensifier en l'éduquant notre impressionnabilité auditive. En effet, comment apprend-on à goûter la belle musique? en l'écoutant sans doute, et à la vingtième audition combien se sont multipliées nos joies, combien s'est affermi notre goût! Le moindre effort de l'un peut dépasser, ainsi, le plus grand effort de l'autre : c'est une question de culture. L'étude de l'acoustique, que préconise encore notre auteur, a amené jadis un poète de promesse à « l'orchestration verbale » dont la théorie vaut bien, en somme, celle de M. Sully-Prudhomme, on ne sait même si on ne la trouve pas plus ingénieuse. Mais l'étude de l'acoustique, peut-être agréable en soi, semble inutile et, sans doute, nuisible à l'art d'écrire : la poésie perdant son mystérieux prestige indéfinissable, dès que le poète, même le mieux doué, restreint volontairement sa spontanéité.

Un seul exemple laissera entrevoir à M. Sully-Prudhomme le fond non de nos divergences (puisque nous avons su goûter ses écrits), mais de notre façon de sentir. Il cite une chanson de Malherbe où il signale « deux vers de neuf syllabes à deux césures : »

L'air est plein — d'une haleine — de roses

Tous les vents — tiennent leurs — bouches closes.

Eh bien, pour le lettré comme pour l'illettré, ce second vers ne peut se prononcer qu'ainsi :

Tous les vents tiennent — leurs bouches closes.

Le mot *leurs* ne peut, en tout cas être considéré comme une syllabe forte (et la « césure » est une syllabe forte accentuée ou elle n'est rien) que par un technicologue.

A quelques-uns, donc, il a répugné d'abdiquer ainsi leur sincérité : jouer, selon le tact et l'oreille, de tout le clavier du verbe, — syllabes fortes ou faibles, consonnes et voyelles apparentées, rimes pleines, assonnances, dissonnances — tel leur est apparu l'incontestable droit du poète, droit qui est son devoir imprescriptible. Que par une minutieuse analyse et à l'aide d'une terminologie

dont il n'eut souci, d'autres se plaisent à scruter sa « méthode », sa « technique » et à relever ses « licences » pour les « blâmer » ou les « justifier » ; qu'on déclare qu'il « retourne à la prose » ou, inversement, que « son *art* excuse la mauvaise foi de ses chevilles habiles » ; que lui importe !

Défiés nous avons par deux fois, et bien oiseusement, exposé la logique de notre façon d'écrire (1) ; mais nous professons trop le souci de notre liberté individuelle pour ne pas respecter celle des autres. Nous avons participé, par l'échange naturel des idées, au mouvement dit « symboliste » auquel nous empruntâmes peut-être moins que nous n'avons prêté ! Mais nous nous garderions de suivre l'exemple de M. Sully-Prudhomme, en exprimant nos convictions esthétiques autrement qu'en nos essais rythmiques ; nous nous garderions de provoquer par l'insertion dans cette publication de strophes conçues suivant notre goût une « recrudescence » chez nos cadets. L'appât du peu de réclame dont nous pouvons disposer, nous ne nous en servirons jamais pour imposer à d'autres, un formulaire imaginé d'après nos écrits ; et en cela nous différerons de ceux qui entretiennent inconsciemment — avec de l'argent, ma foi, appelé *prix de l'Académie française* — des plagiaires et des partisans ; car nous ne souhaitons pas « accroître la pépinière de notre art » qui ne saurait végéter...

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

LES LIVRES

Rose et Ninette par Alphonse Daudet (Flammarion, éditeur.)

Avec quelques écrivains, M. Daudet partage le privilège rare de susciter l'universelle admiration. La presse, qui de notre temps joue le rôle de portière des jardins de la popularité, n'a pas assez d'hyperboles pour celui qu'elle se plaît à appeler l'immortel auteur de *Sapho*. Il me souvient d'avoir lu dans toutes les colonnes de tous les quotidiens, que Hugo et Daudet étaient les deux plus beaux noms de France, et si quelque esprit chagrin a contredit à cette affirmation, c'est certainement à cause de Hugo. Quand paraît un livre, quel qu'il soit, de ce méridional subtil et vide, les quelques cent mille individus qui composent le public lisant en France, sont dans l'extase, et cette extase se manifeste par les génuflexions les plus basses, les interjections les plus indiscrètes, les louanges les moins réservées et les moins raisonnées.

Quelque soit la part que l'on fasse, en cette occurrence, à une réclame habile, soutenue depuis de longues années, soigneusement entretenue et alimentée, il n'en est pas moins vrai qu'une telle unanimité dans l'admiration peut s'expliquer seulement par cette raison principale que M. Daudet correspond à quelques-uns des besoins, des préoccupations ou des affections des contemporains. Il ne

suffit pas, quoiqu'on soit porté à le croire, qu'un écrivain soit mauvais pour avoir droit à l'estime du nombre, il faut encore qu'il satisfasse aux passions ou aux goûts de ce nombre. Il me serait facile de citer une douzaine de romanciers bien inférieurs encore à M. Daudet, et qui n'ont pas acquis la notoriété de l'auteur de *Rose et Ninette*.

Or l'animal public est de nos jours à la fois très curieux et très désireux d'émotions faciles. Il a, il est vrai, quelques pornographes qui lui procurent des récréations autres, mais cela est insuffisant à remplir ses heures de désœuvrement. Le bourgeois lecteur, est fort insoucieux de toute spéculation métaphysique ou morale; il ne se préoccupe des problèmes sociaux que momentanément et lorsqu'il se sent menacé dans sa quiétude; mais si la question de l'absolu, ou même telle recherche scientifique ou historique lui est indifférente, il se montre très inquiet de l'existence de ses semblables, il désire même en connaître les dessous; il est avide de menus renseignements, friand de scandales, et l'extension énorme du reportage est caractéristique de ces tendances bourgeoises. Cela étant, M. Daudet ne pouvait que lui plaire, car M. Daudet, à chaque roman publié, attestait publiquement que son héros existait, et qu'il s'était servi de la plus récente aventure, des plus authentiques événements; il s'affirmait incapable d'invention, et hostile, résolument hostile, à cette imagination que hait la bourgeoisie. Il donnait le livre, quel'on peut lire la journée finie et, pour se distraire du labeur quotidien, le lecteur cherchait dans le *Nabab*, dans l'*Évangéliste*, dans l'*Immortel*, tel personnage connu, dont le nom était défiguré assez pour que soient sauvegardées les convenances, trop peu pour qu'il soit méconnaissable; il retrouvait telle histoire jadis contée trop rapidement par le journal familial et, pour aider à sa mémoire, de temps en temps, le maître publiait un chapitre de : *Histoire de mes livres*, lequel chapitre se terminait invariablement par cette phrase : Vous le voyez, je n'ai rien inventé. Paroles auxquelles on ne pouvait qu'acquiescer.

Cependant, si cette méthode de M. Daudet explique l'irrésistible sympathie de la presse pour son œuvre, la

béate adulation du petit reporter pour le confrère arrivé si haut, elle n'est pas l'unique source de son incontestable renommée.

Je l'ai dit, quand la bourgeoisie a clos ses comptoirs et ses banques, quand, à la nuit, elle a cessé de prêter à usure, de ruiner quelques pauvres diables par d'inattendues spéculations et d'oppresser ses ouvriers; quand les usines ont fermé leurs portes et que la mine s'est endormie, la bourgeoisie devient très sensible. Le soir, en famille, le bourgeois a des trésors de tendresse, de bonté et de pitié à dépenser : apprendre à compter à ses fils, instruire ses filles dans l'art de piper le mari, ne suffit pas à ses loisirs. Il veut, fictivement, aimer ses semblables, s'apitoyer même sur ses serfs, admirer, au besoin, de belles actions. Mais les livres éternels qui célèbrent de surhumains héroïsmes, des tendresses divines, d'héroïques dévouements. ne sont point le fait de tels lecteurs. Ils réclament des sensations moyennes comme leurs sentiments, ils demandent des frissons légers, des larmes douces, toute la pacotille émotionnelle, suffisante à sur-exciter leur être, et cela, M. Daudet le leur fournit en des volumes portatifs et faciles à lire : il est, en prose, le digne frère de M. François Coppée.

En fournisseur habile, M. Daudet n'a rien négligé pour assurer le succès de ses produits. Il sait combien écrire dérouta la clientèle, — l'exemple des Goncourt dut être pour lui significatif — aussi il adopta une sorte de notation télégraphique, un style fait d'interjections, de balbutiements, parmi lesquels des mots de couleur passent en une sorte de danse de Saint Guy ; un langage petit nègre, émaillé des parisianismes les plus répandus ; bref, il restitua à ses admirateurs, le dialecte qui leur est propre, celui qu'ils emploient pour manifester leurs amorphes peurées ; il leur épargna l'effort, qu'ont coutume de leur demander quelques malencontreux écrivains.

De même, M. Daudet — si nous néglignons ses ingénieux reportages — ne s'enquit pas d'un mode nouveau ; il ne chercha pas des gaufriers inconnus. Les moules connus ne sont-ils pas ceux dont on est sûr ? L'esprit du lecteur s'est familiarisé avec eux ; ils ne surprennent ni

ne déroutent plus. Aussi, en méridional avisé, en trafiquant subtil, M. Daudet a-t-il pillé partout, en les avilissant toutefois, et les fables, et les manières auxquelles fut habitué le bourgeois. Il pilla Dickens, mais en transformant la large sympathie du grand romancier en une sensiblerie pleurnicheuse; il fit abstraction du lyrisme de Dickens, ne conservant que le plus mauvais côté de son œuvre : les couples d'amoureux larmoyants.

De l'ironique observation d'un Thackeray, il tira son bagou médiocre de félibre dévoyé, et sa blague de Parisien faux teint. Enfin, semblable à Dennery, il emprunta au mauvais romantisme toutes les guitares vieillottes, et ce réaliste se servit de la croix de ma mère, de la grâce de Dieu et de bien d'autres encore.

Ainsi nous avons eu *Sapho*, la dangereuse courtisane, maudite par la famille lamentable et désespérée, et l'enfant rebelle aux paternelles objurgations, et que le ciel punit. Nous avons eu l'*Evangeliste*, ou le mauvais banquier et les bonnes jeunes filles, mais déjà nous avions eu le *Nabab* qui disait au bourgeois que tous les riches ne sont pas mauvais, et qui les apitoyait sur le sort de l'excellent Jansoulet, qui avait su voler sans perdre sa bonté native. Nous avons eu *Jack*, ou la mère dénaturée, et le roi nègre captif nous a arraché des larmes; et *Fromont Jeune* avec la détestable Sidonie, le doux Risler, le malheureux Fromont, et Delobelle. Oh ! Delobelle, la presse des théâtres vit encore de lui. Et nous eûmes le *Petit chose* : des pages lacrymatoires et fluentes, sur les malheurs du pion, et, habileté suprême, on nous apprendit que ce pauvre pion n'était autre que Daudet; le *Petit chose*, ce *Roman d'un jeune homme pauvre* accommodé aux besoins du jour, et qu'on devrait parfois relire après l'*Enfant* et le *Bachelier* de Vallès, pour sentir la différence entre un homme qui crie sa misère, ses malheurs et ses haines, et une vieille femme bavarde, qui pleurniche et bégaye. Je passe sur les *Rois en exil*, sur cette navrante Frédérique, qui démontre irréfutablement que le trône ne fait pas le bonheur, en prouvant aux bourgeois qu'il vaut mieux pour leurs fils être Président de la République; je laisse tous les *Tartarins* avec leurs

plaisanteries de commis voyageurs en goguette; j'abandonne l'*Immortel*, avec cet affreux struggle for life d'As-tier, cette infortunée duchesse Padovani, et ces heureux académiciens et ces malheureux candidats, aigris comme Daudet lui-même ou désespérés comme M. Manuel.

Parlerai-je de *Rose et Ninette*? Pourquoi? Le nom de cet informe roman ne fut mis en tête que parce qu'il permettait de rappeler cela que quelques-uns appellent l'œuvre d'Alphonse Daudet — oubliant que le mot œuvre ne se doit pas prostituer. — Les admirateurs de M. Daudet m'ont appris que, dans *Rose et Ninette*, il avait voulu indiquer les dangers du divorce; ils m'ont même montré un jour les héroïnes authentiques du livre. Je n'ai pu le trouver meilleur, ni même m'intéresser au sort du médiocre vaudevilliste, que déguise le nom de Fagan (car il doit certes déguiser quelqu'un); son histoire et ses malheurs me sont indifférents, indifférentes aussi *Rose et Ninette*, et madame Hulin, et La Posterolle, et le conseiller mélomane; et tout au reste me laisse froid. Que nous importent des ragots de portières, accommodés par un scribe inférieur? En quoi cela est-il d'un art quelconque, et que vient-on nous parler de maître, d'écrivain, de moraliste et de penseur; alors qu'il s'agit d'un négociant vulgaire, habile à farder ses produits, adroit à leur donner une importance, et à les vendre, car c'est le dernier mot de tout. Un jour la critique méritera bien de la littérature : c'est le jour où elle parlera des livres de M. Daudet à la quatrième page des journaux, à côté des annonces du savon du Congo, de la réclame d'un pédicure célèbre ou d'un dentiste renommé, et sur la même ligne seront mentionnés les romans de Georges Ohnet, et la dernière œuvre de Marcel Prévost :

Lettres de Femmes par Marcel Prévost (A. Lemerre éditeur).

De quelles femmes ces lettres? De quelques élèves du Couvent des oiseaux et de quelques chambrières.

Ce livre, ou plutôt ce recueil de plates nouvelles, est un livre parisien, et il est fait suivant la formule. Il est grivois, même obscène, fertile en plaisanteries de clubman,

ces vieilles plaisanteries que l'on trouve dans les vaudevilles de tous les boulevards.

D'ailleurs, ces *Lettres de Femmes* ont un air vague de décrochez-moi ça ou de hasard de la fourchette. On y trouve tout : du Dumas, du Gyp, de l'Halévy (celui des *Petites Cardinal*, celui même de l'*Abbé Constantin*). Il y a des sentences morales empruntées à M. Valtour, à la comtesse Diane, voire aux derniers aphorismes de Chincholle ; il y a des mots cruels, les derniers de l'année, ce que l'on fait de mieux dans le genre ; il y a la phrase sentimentale des romans en vogue. Le tout cuisiné, sans le moindre souci des syntaxes et des orthographes ; embelli d'une rhétorique maladroite, et d'un provincialisme qui se veut faire parisien.

Telles sont ces *Lettres de Femmes*.

Quand les violons sont partis par Edouard Dubus (Bibliothèque artistique et littéraire).

Monsieur Dubus est un farouche ennemi du vers libre. Je comprends son sentiment, car il excelle aux vers réguliers ; il en sait parfaitement la technique, les difficultés, les dessous mêmes. Le malheur, pour nous, est que nous sommes un peu las des harmonies conventionnelles, et que si elles nous plaisent et nous réjouissent encore chez les maîtres, qui surent les modifier et y introduire des transformations rythmiques, l'habileté à les reproduire nous agréé moins. La constance des mots qui emmènent des rimes semblables et connues et partant des images analogues, est peut-être ce qui nous choque le plus. Il s'est formé d'irréductibles associations d'idées, que seule pourra rompre l'imagination d'un poète de génie, mais dont la conservation nous gêne ; et la similitude des images, leur qualité même lasse notre esprit. Si les poètes ne savent s'affranchir de ces coutumes, ils risquent fort de devenir bientôt d'aimables rabâcheurs, qui nous joueront sans cesse le même air de flute.

Chez M. Dubus, l'influence de Baudelaire, celle aussi du Verlaine Watteau, sont palpables. Je ne le lui reproche pas, car vraiment il aurait pu choisir plus mal ; cependant il aurait intérêt à se dégager des maîtres qu'il aime, et dont les œuvres — M. Dubus ne s'en offensera pas — nous

attireront toujours davantage que *Quand les violons sont partis*. Je ne veux pas dire que M. Dubus ait imité les *Fleurs du mal* ou les *Fêtes galantes*, mais il a repris quelques-uns de leurs motifs caractéristiques, et il en illustre ses poèmes madrigalesques.

Quand les violons sont partis est un long madrigal à la femme aimée, impassible, et silencieuse quoique sachant tout, que le poète un jour rencontra.

Tu m'apparus un soir d'hiver mélancolique :
Envahi par la nuit sinistre, l'occident
Evoquait ces lointains de vieille basilique
Où s'érige en splendeur le maître autel ardent :
Tu m'apparus un soir d'hiver mélancolique.

Elle est devenue l'inspiratrice de ses rêves, la raison de ses joies, de ses douleurs, de ses mélancolies ; et tour à tour, au gré de sa fantaisie, elle fut chaste ou voluptueuse, placide ainsi que les vieux sphinx, ou mystique comme une sainte. Ainsi devint-elle la magicienne de ses songes.

Mais le reproche que l'on fait à cette magicienne, c'est d'errer par des pays dont nous savons maintenant les moindres sites. Toute une génération nous a parlé des villes de marbre empourprées d'or, des cathédrales dont les niches s'adornent des saints personnages, des palais aux ornements byzantins, et aussi des parcs qu'embellissent les Cydalises, des charmilles qui cachent marquises et abbés de cour. Tout ce décor opéradique du Parnasse chancelle, on voit les déchirures des toiles de fond, les portants s'éraillent, les frises s'effilochent : c'est le décor d'une pièce à sa cinq centième représentation, et l'on réclame des décors nouveaux.

Si M. Dubus n'avait pas de talent, ce n'est pas à lui que je les demanderai, mais il en a beaucoup, je l'ai dit. Indépendamment de son adresse de praticien, il a le culte de la beauté, le sens du rêve, la perception des essences ; c'est un esprit raffiné, curieux, de la belle et bonne curiosité. Le livre qu'il vient de donner lui aura permis de se débarrasser de bien des choses, et nous pouvons attendre de lui beaucoup mieux que *Quand les violons sont partis*, bien qu'il y ait là déjà de fort bonnes choses.

*
* *

L'*Entraîné* par Maurice Quillot (Perrin et C^{ie} éditeur). Je me suis complu à lire jadis *Sous l'œil des Barbares* et *Un Homme libre* et le *Jardin de Bérénice*. J'avoue que j'ai moins goûté la paraphrase que vient d'en donner M. Quillot. Cela seul qui m'a plu en M. Quillot, c'est sa touchante naïveté de jeune philosophe, découvrant l'Amérique à chaque pas. Quant à l'adolescente ardeur doctrinaire de ses héros, elle fait plutôt sourire : ces éphèbes ont vraiment l'air de sortir de la redingote de Royer-Collard, ce qui m'afflige.

Mais je ne veux plus longtemps railler M. Quillot, d'autant qu'il m'a l'air fort convaincu, comme il le sera lorsque dans quelques années il reniera ce premier livre, pour en écrire d'autres meilleurs, ce dont il est capable. Car, malgré toutes les maladresses, tous les snobismes, toutes les inexpériences de l'*Entraîné* ; malgré les titres pompeusement prétentieux des chapitres (4^e *Psychose* 2^e *Section*), quelques bonnes pages s'y trouvent. Que M. Quillot lise un peu moins *Oberman* et un peu plus Goethe par exemple, et le régime lui sera sans doute profitable. Qu'il s'en enquière auprès du Psycho Thérémène lui-même, dont les discours m'ont paru, j'en dois le dire, aussi fastidieux que le récit de son classique homonyme.

*
* *

Les chansons naïves par Paul Gérardy.

Un premier livre de vers, inexpérimenté certes, mais plein de grâce et de charme ; des poèmes délicats qu'anime l'âme des ancêtres Wallons, une âme mélancolique et naïvement douce. Cette âme revit aussi dans les amants qui disent aux amantes, le lied que nous chante M. Gérardy :

Le lied que mon âme chantonne
Mon lied peureux qui pleure un peu,
Est germanique et triste un peu,
Le lied que mon âme chantonne.

Cette strophe donne bien l'impression du livre de M. Gérardy, avec son germanisme, sa tristesse et sa tendre monotonie.

*
* *

Selon mon Rêve par Elzéard Rougier (A. Savine, éditeur). Si ce livre était écrit en français, il ne serait pas pour déplaire, bien que cette réduction du roi de Bavière, et de Wagner transformé en rénovateur du ballet, soit peu louable.

Cependant, *Selon mon Rêve*, vaut par l'ordonnance en poème, et par d'ingénieuses trouvailles de mise en scène, sinon par les deux types de l'artiste génial et de la comédienne inspirée, un peu trop faits déjà et, lorsque M. Rougier voudra écrire, ses livres vaudront plus que la majeure partie de ceux qu'il nous est donné de voir.

BERNARD LAZARE

Ont paru :

Chez A Lemerre : *Les Herbes folles*, par Pierre Gautier.

Passion Slave, par Daniel Lesueur.

Chez A. Savine : *L'Ironie du sort*, par Sutter Laumann.

La chanson d'un rustre, par Auguste Gaud.

Chez P. Ollendorf : *Cas passionnels*, par René Maizeroy.

Le Roman d'un Bas Bleu, par G. de Peyrebrune.

Chez Perrin et C^{ie} : *Un Hollandais à Paris en 1891*, par W.-G.-C. Byvanck.

Typographie Chamerot et Renouard : *L'art impressionniste*, par G. Lecomte.

Bibliothèque du Saint Graal : *Liturgies intimes*, par Paul Verlaine.

Chez G. Carré : *Nouvelle organisation de la République*, œuvre posthume de E. Leverday.

A la Librairie de l'Art Indépendant : *Tel qu'en Songe*, par
H. de Régnier.

Les Vergers illusoires, par A. Fontainas.

Les Poésies d'André Walter.

Le traité du Narcisse, par A. Gide.

*
* *

Monsieur Gabriel Randon nous prie d'annoncer qu'il va faire paraître prochainement un roman qui prend pour titre : *l'Imposteur*.

A travers notre époque, l'auteur fait passer Jésus-Christ ressuscité, qui va prêchant la bonne parole comme aux temps de l'Évangile. Mais les pouvoirs publics s'émeuvent et on arrête Jésus qui, tombant sous divers articles du Code, est finalement condamné à mort comme jadis.

NOTES ET NOTULES

Divulguer la formule et la préparation de la dynamite c'est au dire de M. Jules Simon, un crime, contre lequel il convient de requérir ou l'application rigoureuse des lois tombées en désuétude, s'il en est qui le prévoient, ou la prompte confection de lois nouvelles, appropriées aux besoins des temps.

Nous répondons à M. Jules Simon que les lois existantes n'étaient jamais tombées en désuétude à l'égard des compagnons anarchistes. On leur a confisqué leurs journaux et on les a menés en prison très régulièrement, lorsqu'ils essayaient de vulgariser la chimie moderne, autrement que par les notions qu'en donne le *Journal des Démonstrations*.

Nous ne trouvons à cela rien à redire. Mais nous demandons que les mêmes lois soient appliquées à M. le sénateur Berthelot qui dans des manuels d'autant plus dangereux qu'ils sont élémentaires, a commis le même délit.

Nous sommons M. Q. de Beaurepaire d'ouvrir sans délai des poursuites contre ce sénateur nuisible à l'ordre public, et de faire mettre au pilon le stock entier de ses ouvrages.

S'il n'était pas fait droit à notre requête, les *Entretiens* publieraient dans leur prochain numéro, la formule et la

préparation d'un explosif nouveau, de fabrication facile, et sept fois plus puissant que la dynamite. (1)

*
* *

Parmi les anarchiste emprisonnés, signalons notre confrère Zo d'Asa, directeur de l'*En Dehors*, un vaillant journal. Son arrestation est significative, car elle indique que bientôt il sera défendu d'exprimer autre chose que l'admiration pour la république opportuniste. Qu'est devenue cette bonne liberté de pensée, que les Ferry, les Floquet et autres seigneurs réclamaient si ardemment sous l'Empire.

*
* *

Une crise de sensibilité a saisi soudain les financiers, les directeurs d'usine et de fabrique, les actionnaires des mines ou des chemins de fer. Tout ce monde pleure sur Véry, chacun envoie son obole. Serait-il permis de demander à toutes ces bonnes gens de se faire communiquer par la statistique le nombre des ouvriers que broient les engrenages, qu'écrasent les locomotives, que pulvérisent le grisou. Ils auront matière à exercer leur sentimentalité, et ils verront qu'auprès de ceux que le travail tue, celui que la dynamite a épargné pèse peu.

*
* *

Lhérot, que le Dieu des bonnes gens sans doute a préservé, vient de fuir Paris, revêtu d'une cotte de mailles.

(1) « Nitroglycérine : $C_6 H_2 (Az H O_6) 3$.

« Préparation : On mélange, d'une part, la glycérine avec trois fois son poids d'acide sulfurique concentré et, d'autre part, l'acide nitrique fumant avec son poids d'acide sulfurique concentré. On laisse refroidir les liquides, puis on les fait réagir l'un sur l'autre en abandonnant la masse à elle-même.

« Après quelques heures la nitroglycérine s'est séparée au fond, et il ne reste plus qu'à la laver.

« On atténue la grande sensibilité de ce corps aux chocs, en mélangeant la glycérine avec des matières poreuses inertes, et spécialement avec certaines variétés de silice ou d'alumine. Ce mélange constitue la *dynamite*. »

Berthelot et Jungfleisch. *Traité élémentaire de Chimie organique*. t. I. p. 381.

Cet excellent garçon craint que l'ère des mandats-poste ne soit définitivement close, et il se demande si sa terreur paraîtra une expiation suffisante pour les travaux forcés de Ravachol.

*
* *

La peur a régné dans Paris, le premier mai, les hôtels se sont fermés, les bourgeois ont fui, ne se sentant pas en sûreté malgré les baïonnettes et l'artillerie. On avait arraché des régiments au repos des garnisons, et tout cela pour permettre à M. Lavy, politicien vague, candidat gouvernemental, député prêt à satisfaire tous les ministères, de traiter, au meeting de la salle Favié, l'anarchie de « *parti vil et lâche.* »

*
* *

Il y a trois semaines on a arrêté, au mépris de cette égalité que la bourgeoisie a tant de mal à défendre, une centaine de citoyens coupables d'avoir affiché des opinions anarchistes. La presse socialiste n'a protesté que mollement, ainsi est-elle imprudente, car demain peut-être, les collectivistes, les marxistes, etc., apprendront à leurs dépens, à méditer sur les arrestations préventives.

D'ailleurs, ces actes arbitraires ne sont pas, je crois, pour déplaire aux anarchistes qui en pâtissent. Le gouvernement, en se chargeant de montrer le peu de cas qu'il convient de faire de la loi, apporte le plus puissant concours à l'anarchie, qui demande à n'en pas faire cas du tout.

*
* *

Il convient de signaler qu'au meeting de la salle Favié, un citoyen ayant demandé que l'assemblée se séparât nettement des anarchistes, a été hué, comme le député Lavy.

*
* *

On espère, dans les milieux bourgeois, que les mesures illégales contre les anarchistes ne se vont pas encore arrêter. On doit l'espérer aussi chez les anarchistes, car un parti ne devient fort que par la persécution.

*
* *

D'un journal anglais cet agréable et définitif jugement sur *Giosuè Carducci* :

« Il fallait l'Italie moderne pour que Giosuè Carducci pût poser au grand poète. Sans doute, c'est un critique, si vous y tenez, et non pas seulement selon la définition de Disraeli : son ouvrage sur les troubadours, où il a réhabilité les amours de Touffé Rudel et de Mélisenda, est au-dessus de tout éloge, et, traitant des littératures du moyen âge, il a témoigné d'une érudition peu commune. Mais, comme poète il est manqué, car un poète n'atteint pas son but en excitant l'enthousiasme d'une foule de gens prosaïques.

Nous pouvons, toutefois, concéder ceci à ses admirateurs : qu'il est, suivant la remarque d'un récent commentateur, « incontestablement le plus grand poète dont l'Italie s'enorgueillisse aujourd'hui », bien plus, c'est un parfait représentant de tout ce qu'il y a de meilleur et plus noble dans l'Italie chevaleresque et affinée, et cela non-seulement en tant que poète, mais comme soldat, homme d'Etat et gentilhomme... et, ce disant, nous faisons de lui le plus pauvre panégyrique, dont homme ait jamais été accablé. »

*
* *

Gabriel Fabre vient de publier chez Lemoyne : *L'Orgue*, poésie de Charles Cros, pour laquelle il a écrit une musique délicieusement archaïque et d'une belle intensité dramatique. Cette publication s'enrichit d'une originale lithographie de Signac.

*
* *

De la *Libre Parole*, sous la signature Edouard Drumont :

« Byzance, lorsque les Barbares étaient à ses portes, discutait gravement la question de savoir si Omoios devait s'écrire avec un omicron ou avec un omega. Nous sommes revenus à Byzance... »

M. Drumont, qui atteste si souvent son érudition, en la mettant en parallèle avec l'ignorance de ses confrères de la presse, devrait savoir que nul grammairien n'a jamais discuté sur l'omicron d'Omoios; et en sa qualité de catholique familier avec les dogmes, il ne lui est pas permis de transporter à Byzance les querelles du concile de Nicée, et d'ignorer que la discussion du iota (ομοουσιος ou ομοιουσιος), loin d'être byzantine, était capitale pour l'Eglise, puisque c'était de l'adoption de l'homœousie (consubstantialité du fils), que dépendait le triomphe d'Athanase et de l'orthodoxie, sur Arius et les Ariens qui défendaient l'homœousie (ressemblance et non identité de substance du fils avec le père).

Nous espérons, pour l'intérêt même de la cause qu'il défend, que M. Drumont puise ses renseignements à meilleure source que son érudition.

*
* *

On ne peut vivre sans *étiquette* dans cette fin de siècle d'Homais farouches, aptes à l'alignement des bocaux. D'autres parts, singularité de nos mœurs, il n'est pas un littérateur qui, interrogé, ne revendique son « absolue indépendance intellectuelle ». On entrevoit pourtant une mesure transitoire qui ramènerait quelque paix parmi nous :

Les mots *Zoliste*, *Mallarmiste*, *Renaniste* sont déjà courants; qu'on permette à chaque écrivain d'adjoindre à son nom le suffixe *iste*, nous arriverions rapidement à l'individuation des genres; tout en satisfaisant toutes les manies.

Le public s'habituerait graduellement (les suffixes se supprimant, selon les lois de la formation de notre dialecte) à désigner le littérateur par son nom, tout court; ce à quoi il faudrait arriver.

*
* *

A plusieurs correspondants :

Aucunement. Nous professons ostensiblement pour M. Henri Becque une admiration qu'exaspère seule la

longueur de l'Entr'acte; peut-on s'étonner que cette admiration finisse par s'exprimer tumultueusement *sur l'air des champions*?

*
* *

M. Oscar Wilde dit que Dickens est un « polisson »; M. Maurras prétend que M. O. Wilde est « un grand poète anglais ». Nous croyons pouvoir affirmer avec l'assentiment des bons esprits que Dickens n'est pas un « polisson » plus que M. Wilde n'est « un grand poète ».

*
* *

La *Syrinx*, anthologie mensuelle de poèmes est à lire.

*
* *

M. Loti a eu une mauvaise presse : les quelques centaines de personnes du sexe et M. Zola, qui assistèrent à son exhibition académique, l'ont trouvé petit de taille et de voix « peu poétique ». Il a mécontenté tout le monde et M. Barrès — ce qui est un peu la même chose, à y bien réfléchir.

*
* *

M. Daudet déplore « la gaffe » de son ami Loti (Violette en hindou?) et proclame que l'art c'est la « recherche du vrai ». Y a-t-il, entre tous les scribes de nos « 20 000 romans par an », *un seul* qui se déclare « à la recherche du faux »?

Dans le *Mercur de France* : un curieux poème en prose de Rémy de Gourmont; des vers de Pierre Quillard et de F. Hérold; une étude de Th. Randal sur le *Devoir*, et des notes sagaces et ingénieuses de A. Valette.

*
* *

Quelques personnes réclament *La Wallonie*.

Le Directeur-Gérant : L. BERNARD.

Sommaire du n° 25 (Avril 92)

des *Entretiens politiques et littéraires* :

1. Remy de Gourmont : *L'idéalisme.*
2. Pierre Quillard : *L'anarchie par la littérature.*
3. Edmond Cousturier : *Curiosités mécaniennes.*
4. H. de Régnier : *Le combat dans la forêt.*
5. F. Vielé-Griffin : *Autobiographie de Walt Whitman.*
6. Bernard Lazare : *Des critiques et de la critique.*
7. — *Les livres.*
8. Notes et Notules.

Photographie Instantanée - Platinotypie

Nouveau Procédé Inaltérable. — Photographie à la lumière
électrique.

GUY & MOCKEL

10, Boulevard Montmartre, 10

(Maison du Musée Grévin)

PARIS

ASCENSEUR

TÉLÉPHONE

A PARU :

Tel qu'en Songe

A LA LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT

11, Chaussée d'Antin, PARIS